

royale, en marbre et ornée de briques vert-bleuâtres vernissées. Au nord du Meïdan on voit le Kaïsseriéh, édifice dont le portique est enrichi de peintures, et conduit au bazar des confiseurs. Sur un autre côté de la place s'élève encore une mosquée. Le palais des Séfys est voisin de cette mosquée; plusieurs de ses corps de logis sont inhabités et tombent en ruines; quelques pièces sont encore d'une richesse fastueuse. Un vaste jardin, embelli par d'énormes platanes, et de bassins d'eau vive, embellit ce palais. Au centre d'un autre jardin s'élève le Talari-Chetel-Soutoun, ou salle des quarante colonnes.

La plus cruelle négligence laisse tomber en ruines les monumens admirables que renferme encore Ispahan; quelques-uns sont dégradés au point qu'on transporte journellement ailleurs les pierres et les briques pour les employer à d'autres constructions.

Feth - Ali châh, voulant laisser à Ispahan une marque de la grandeur de son règne, a ordonné d'y construire un palais; mais il eût mieux fait d'employer à réparer et à entretenir celui qui existe les sommes qu'il a consacrées à l'élévation de ce nouvel édifice.

Le Zenderoud coule à un quart de lieue au sud d'Ispahan; quatre ponts traversent cette rivière; deux méritent d'être distingués par l'élégance de

leur architecture. L'avenue qui se prolonge depuis Ispahan jusqu'au pont menant à Djulfa, est formée par quatre rangées de platanes d'une grosseur extraordinaire et singulièrement touffus; elle a plus de 3,000 pas de long, et à peu près 100 de large. L'allée du milieu est couverte d'une pelouse dont la fraîcheur est entretenue par des canaux et des bassins que les eaux de la rivière alimentent. Cette avenue aboutit, vers la ville, à un pavillon vaste et élégant bâti par châh Abbas. Au milieu du côté gauche, en venant d'Ispahan, est une superbe mosquée à la quelle tient un collège où des professeurs enseignent les premiers élémens de la langue persane, l'arabe, le turc, les belles-lettres, la poésie et la philosophie, qui embrasse toutes les sciences depuis la théologie, jusqu'aux absurdités de l'astrologie. La tranquillité du lieu, l'ombrage des allées d'arbres qui occupent les cours, les bassins d'eau qui répandent la fraîcheur, tout semble avoir été combiné pour faire de cette habitation paisible et délicieuse, l'asile de la science.

Le pont de Djulfa est un des plus beaux qui existent. Bâti en briques cuites au feu, et en pierre de taille, il a 350 pas de long, et vingt de large. Des deux côtés, les piétons marchent sous une galerie en arcades; le pont a trente-quatre

arches Le faubourg de Djulfa n'est habité que par des Arméniens.

Chiraz offre toujours à l'esprit des Persans des souvenirs pleins de charme. C'est dans cette ville que Sadi et Hafiz, les deux poètes les plus célèbres de cette nation, virent le jour; ce fut à l'ombre de ses bosquets de platanes, sur les bords de ses fontaines limpides, qu'ils composèrent les écrits auxquels ils doivent leur immortalité; c'est à Chiraz que leurs cendres reposent. Les lieux qui environnent cette ville ont acquis, par les éloges de ces poètes, une renommée impérissable.

La situation de Chiraz, dans une immense et belle vallée, est vraiment enchanteresse. Quant à la ville même, l'intérieur ne mérite aucun éloge. On n'y voit pas un édifice vraiment remarquable. Les maisons sont toutes en briques; les appartemens sont vastes, sculptés, peints ou dorés; ils donnent sur de grandes cours embellies par des bassins, ou sur des jardins plantés d'arbres et d'arbustes. Le bazar est couvert et bâti en briques, ainsi que les caravanseraï. Les ouvriers de Chiraz excellent dans la peinture à l'émail.

Au nord-est de Chiraz, on trouve le village de Dilgouchâh, embelli par un jardin, au milieu duquel passe un ruisseau d'une eau très-limpide et un peu thermale. Il abonde en petits poissons, et vient d'une colline à l'est, sur le sommet de

laquelle subsistent encore les ruines d'un édifice habité par un derviche, qui possédait, dit-on à des voyageurs français, un livre très-précieux. Les Persans, crédules et superstitieux, venaient de très-loin se faire lire leur destinée dans ce volume qui était énorme. Si le derviche et l'in-folio n'existent plus, les sectateurs d'Ali n'en sont pas moins curieux de connaître l'avenir. A peu de distance est le tombeau de Hafiz, situé dans un beau jardin, près d'une maison élevée sur le sol que fréquentait le poète; il est ombragé par des cyprès antiques, qui passent pour avoir été plantés de sa main. Au printemps et en été, les habitans de Chiraz vont visiter le tombeau du poète. Le bloc de marbre qui couvre ses restes porte un livre tout en sentences. Ceux qui veulent savoir leur destinée future, viennent consulter le livre dépositaire des pensées du saint. L'homme qui en est le gardien, l'ouvre au hasard, et lit aux fidèles quelques versets dont il se font l'application. Quelques-uns s'en retournent satisfaits et bénissent l'oracle, d'autres, que la réponse ne satisfait pas, le maudissent.

Dans la plaine de Merdacht, sur la route de Chiraz à Ispahan, l'on voit les ruines de Persépolis. On y arrive, du côté de l'occident, par les gorges de montagnes hautes et escarpées. Lorsque l'on est entré dans cette plaine, l'une des mieux

arrosées et des plus fertiles de la Perse, on se dirige vers l'est, et la vue est bornée, dans le lointain, par ces ruines qui s'élèvent en demi-cercle, en s'enfonçant dans l'amphithéâtre que forme le Kouhi-ramé (mont de la Miséricorde).

Qu'on se représente une montagne de marbre le plus dur, présentant une plate-forme inégale de 1200 pieds de long, sur 1680 pieds de profondeur, coupée perpendiculairement, et ceinte d'un mur revêtu de marbre, de 4,000 pieds de circonférence; que sur cette terrasse l'imagination place des portiques, des colonnes, des murailles, des escaliers, le tout en marbre; qu'elle se figure de plus, des aqueducs taillés dans le roc vif; enfin, une haute montagne coupée perpendiculairement dans sa longueur, et servant de mur oriental. Tel fut, dans les siècles passés l'aspect de Persépolis. Aujourd'hui le génie de la destruction a plané sur cette terrasse; les tremblemens de terre en ont changé la face, la main de l'homme s'est plu à renverser ce qu'ils avaient épargné. L'œil ne rencontre plus que des pans de mur, des jambages de porte, des colonnes en parties ruinées, la terre est jonchée de fragmens de fûts, de chapiteaux, de pierres de marbre; des monceaux de sable et de poussière effacent chaque jour ces édifices, dont les masses subsistantes étonnent l'imagination. On peut encore admirer de magni-

fiques rampes d'escaliers, des portiques, des terrasses, des murs couverts de sculptures précieuses et d'inscriptions que l'on n'a pas encore pu déchiffrer.

Ces restes servent à donner une grande idée de ce monument, il a dû être un des plus beaux monumens de l'architecture antique. Depuis long-temps on a transporté ailleurs tout ce qui a pu l'être, pour entrer dans d'autres constructions. Néanmoins ces ruines inspirent encore le respect et l'étonnement; elles prouvent que les Perses avaient porté à un très-haut degré de perfection l'art de l'architecture. Les figures qui ornent la façade de tous les murs, si elles ne sont point sculptées selon les règles sévères du dessin et de la perspective, annoncent un ciseau habile et exercé.

Au sud de Chiraz on trouve les ruines de Chappour, situées dans un canton sauvage et pittoresque, sur les bords d'un torrent rapide, et au pied de montagnes rocailleuses et escarpées. Ces monumens sont ornés de nombreux bas-reliefs, quelques-uns assez bien exécutés; ils représentent les exploits de la dynastie des Sassanides.

A Nakchi Roustan, au nord de Persépolis, on rencontre encore des ruines de superbes édifices. A Taki Bostan, près de Kermanchâh, l'on voit une montagne dans laquelle on a creusé de grandes excavations, qui sont accompagnées

d'une grande diversité de figures très - bien sculptées : elles contiennent des inscriptions en pehlvi ou ancien langage persan , et paraissent comme les sculptures de Chapour destinées à célébrer les exploits des princes sassanides.

C'est principalement sur les bords de l'Euphrate et du Tigre que l'œil du voyageur cherche les monumens les plus puissans de la grandeur ancienne. C'est là que l'on doit trouver tout ce qui reste de Ninive et de Babylone, ces capitales des plus anciens empires dont les fastes de l'histoire ont conservé le souvenir. La désolation couvre également et ces cités et le pays magnifique dans lequel elles furent situées. « L'humble tente de
« l'Arabe occupe aujourd'hui le lieu orné autre-
« fois par les palais des rois; ses troupeaux se
« procurent une nourriture chétive aux milieu
« des débris de la splendeur passée. Les rives de
« l'Euphrate et du Tigre, jadis si fertiles, sont
« aujourd'hui revêtues, en grande partie, de
« broussailles impénétrables. L'intérieur de ce
« pays, autrefois traversé et fécondé par des ca-
« naux innombrables, manque d'habitans, ou
« bien est dénué de végétation. »

On avait pensé que Ninive était sur l'emplacement du village de Nouniac, sur les bords du Tigre, de l'autre côté de Mossoul. On y remarque un rempart et un fossé qui ont quatre milles de

circonférence; cependant M. Kiuneir, voyageur moderne, pense que ces ruines appartiennent à une ville fondée postérieurement au règne de l'empereur Adrien; ainsi il n'existerait plus la moindre trace de Ninive.

A peu près à seize milles au sud de Bagdad, de l'autre côté du Tigre, on rencontre les restes de Seleucie, ville grecque et de Ctesiphon, capitale des Perses. Il ne subsiste de la première qu'un rempart et un fossé; mais Ctesiphon se distingue encore par le Tákht Kesra ou palais de Chosrces, qui a une façade à 300 pieds de long, 160 pieds de profondeur et 106 pieds de haut.

Sur l'Euphrate, presque à l'ouest de Seleucie, les voyageurs ont remarqué avec étonnement des ruines que l'on a reconnues clairement pour celles de Babylone. L'emplacement de cette superbe capitale du monde ancien est marqué seulement par quelques monceaux ou plutôt quelques monticules de briques, de terre et de décombres entassés les uns sur les autres. Ils ont été observés par beaucoup de voyageurs. Rich est celui qui les a observés avec la plus grande exactitude : il les a visités en 1812.

Les ruines les plus nombreuses sont sur la rive gauche de l'Euphrate, au nord de Hillah, ville turque. On y trouve un monticule appelé le mont d'Azoran, qui a 1,550 toises de long, 400 de

large et à peu près 10 de haut; il est en terre formée de briques décomposées, et mêlées de toutes sortes de fragmens. Au-delà d'une vallée qui longe ce tertre, s'élève le Kasr ou château, édifice carré, dont la longueur est de 350 toises. Il renferme plusieurs murailles assez bien conservées; qui ont huit pieds d'épaisseur et sont ornées de quelques restes de peinture et de sculpture. Les briques sont très-bonnes et unies entre elles avec de la chaux, substance que les voyageurs précédens n'avaient pas encore observée: on éprouva qu'elle liait beaucoup mieux les matériaux que le bitume dont on faisait habituellement usage.

A un mille au nord de Kasr, on voit un autre monceau beaucoup plus élevé, on l'appelle le Modjelibé. Il est de forme oblongue irrégulière, ses côtés ont de 136 à 200 pieds de long, et 114 pieds de haut. Le sommet est parsemé de fragmens innombrables de poterie, de briques, de bitume, de cailloux, de coquilles et de diverses autres substances. Il renferme plusieurs cavernes, creusées par des bêtes sauvages; ses cavités sont remplies de chauve-souris et de hiboux: on y a découvert deux galeries contenant des cercueils très-bien conservés; et l'on a jugé que ce souterrain, si on l'examinait, en offrirait dans toute sa longueur.

La partie la plus haute et la plus considérable de ces ruines est ce que la plupart des voyageurs se sont accordés à regarder comme la tour de Babel. Les anciens écrivains nous apprennent que tout auprès était le grand palais; l'on aurait pu retrouver cet édifice dans le Kasr, si le témoignage des auteurs ne l'eût point placé du côté opposé du fleuve. Pour résoudre cette difficulté, l'on a supposé que l'Euphrate avait changé son cours; en effet, il tourne brusquement à l'est, après avoir passé devant le Modjelibé. Il existe encore une autre grande ruine qui, étant située à six milles au nord-ouest de Hillah, ne peut guère être regardée comme ayant fait partie de l'enceinte de Babylone, quoique celle-ci fût très-grande. C'est un monticule conique, qui a 380 toises de circonférence, et est surmonté par une pile de briques qui s'élève à 255 pieds; les briques sont très-belles, fortement liées entre elles avec de la chaux, et offrant des inscriptions sur leur surface. La terre, à une distance considérable à l'entour, est parsemée de ruines. A la première vue de cette masse que l'on appelle le *Birs Nimrod*, Rich ne put s'empêcher de s'écrier que ce ne pouvait être que la tour de Babel; cependant il ne pouvait faire accorder cette idée avec la description que les anciens ont donnée de Babylone, ou avec les limites que l'on assigne à cette antique cité. Il

semble donc que quelque mystère impénétrable nous empêchera toujours de concilier la description de ce que fut Babylone avec ces monumens immenses et informes qui seuls attestent son existence.

ASIE TURQUE.

EN 1813 et 1814, M. Macdonald Kinneir parcourut, en différens sens, l'Asie mineure; sa relation nous donne une idée exacte de l'état actuel de cette contrée jadis si florissante. Après être parti de Constantinople, le premier lieu important qu'il vit fut Isnik ou Nicée, autrefois capitale de la Bithynie, et dans laquelle se sont tenus plusieurs conciles généraux; elle est bien déchue; on y voit beaucoup de belles ruines, notamment des murs romains qui ont acquis la solidité du roc. M. Kinneir alla ensuite à Eski-cher situé dans une grande plaine qui offre les apparences de l'aridité et de la stérilité. Ce fut là que Godefroi de Bouillon défit le sultan Soliman, prince des Seldjoukides. Eski-cher est un endroit misérable où l'on ne voit de remarquable que quelques inscriptions. Tandis que le voyageur était assis tranquillement dans son logis, il entendit frapper à sa porte à coups redoublés; on ouvrit, et un de ces derviches, qui, à cause de leur folie, sont regardés comme des saints, entra dans l'appartement et l'atteignit d'une